

DICK MEYER

EURYDICE

OU LA LUTTE AVEC L'OMBRE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

nrf

EURYDICE OU LA LUTTE AVEC L'OMBRE

ISABELLE OU LE COMPLEXE DES ÎLES

EURydice
OU LA LUTTE AVEC L'OMBRE



DICK MEYER

EURYDICE

OU LA LUTTE AVEC L'OMBRE

roman

nrf

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

5^e édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20, et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1955.

A L'OBSCURE

Il y aura un jour une Mariée dont l'approche fera claquer les portes du ciel et qui sera si belle qu'on ne pourra pas la distinguer de la foudre. C'est celle dont il est écrit qu'« elle rira au dernier jour ». Elle sera présentée comme le Jugement de Dieu, et nul n'aura le temps de se plaindre.

Léon BLOY

Exégèse des Lieux communs.

2 juin.

Il avait franchi la porte de l'asile et s'était retrouvé dans la rue. Il n'était pas tellement impressionné. La bacchanale démentielle ne le dépayait pas. Il aurait pu régner là aussi facilement qu'il s'imposait ailleurs. Regardez bien, vous qui êtes fous : c'est le professeur Zmenikov qui passe.

Au portail, il avait salué le concierge, en soulevant son grand chapeau d'artiste. Il avait célébré tout un ordre en cet uniforme assis. Il envoyait les petits fonctionnaires à quelques mois de leur retraite. Lui n'aurait jamais d'uniforme. Je suis un indépendant. Grâce au Parti, il avait décroché la Retraite des Vieux. Mais c'était une goutte d'eau, qui ne payait même pas les tournées au bistrot. Il en revenait toujours au même problème : la petite retraite intéressante.

Il avait maintenant le temps d'y penser. Il respirait enfin. La vieille était sous bonne garde. Dans la salle où on l'avait traînée, il avait décompté trois agitées. Elle avait de quoi se distraire. Un tel voisinage donnerait à réfléchir à cette écervelée. Elle en arriverait à regretter le pauvre vieux qu'elle avait la lâcheté d'abandonner à son sort. Il n'était pas mécontent de lui avoir joué ce tour. Tu l'as voulu, babouchka. Il avait un vieux compte à régler avec elle. Il respirait, et c'était le printemps.

Après tout, l'affaire aurait pu se terminer plus mal. Il avait craint des complications. Depuis quelque temps, la vieille était insupportable. Elle avait osé dire qu'elle le dénoncerait. Il aurait fallu voir ça. Le meilleur moyen c'était de l'enfermer. Il l'avait poussée à quelques excentricités. Patiemment, il avait attendu la scène, celle qui ferait du bruit et qui alerterait les voisins. C'était en prévision du bel incident que les fenêtres de l'appartement restaient sans rideaux et qu'il les laissait volontiers ouvertes, alors que l'air frais n'est pas bon pour les vieillards. Il avait toujours prévu les choses de très loin. Un grand juriste comme lui savait, dans les grandes circonstances, se ménager des témoins. La scène inévitable avait fini par éclater. Il avait prévenu la voisine, une femme idiote comme toutes les femmes, mais qui haïssait la vieille. Pour cette raison, il la cultivait. Elle lui avait dit une fois :

— Mon pauvre monsieur Zikov, il vous aurait fallu une femme comme moi.

Certes, la voisine avait des côtés intéressants : retraitée des P.T.T., inscrite à la Sécurité Sociale. Elle possédait même des bons de la Défense Nationale. Il avait eu l'idée de lui en subtiliser quelques-uns, mais ils étaient numérotés, cela pouvait être gênant. Lui n'était qu'un pauvre Russe exilé, et naturalisé en désespoir de cause. Oui, naturalisé, qu'on ne l'oublie pas ! Sa canne sonna sur le pavé. Il avait tous les droits du Français moyen. A part la retraite, malheureusement. Tandis que là vieille, elle, était restée russe. Il l'avait empêchée de devenir française. Elle ne disposait que d'un passeport Nansen. Elle en parlait souvent, l'imbécile, de ce passeport qui n'en était pas un. L'astuce était bonne. Le jour où l'odieux régime communiste craquerait en Russie, il convenait que l'un des deux époux eût gardé la nationalité russe pour récupérer les propriétés. Elles appartenaient à sa femme. En étant français, il s'assurait pour lui-même une

sécurité; mais en laissant l'épouse sans passeport, il se réservait une chance dans l'avenir. Le calcul jusqu'à présent n'avait guère rapporté. Pourtant, il ne regrettait rien. Les propriétés, j'en fais don à Staline, l'homme génial, le type à poigne. En définitive, la combinaison lui avait valu quelques avantages : il avait pu, ainsi, user d'un excellent moyen de pression sur sa femme. Si tu bouges, je t'abandonne comme une apatride que tu es. Tu en baveras, tu regretteras, babouchka...

Depuis que sa fille était mariée, la vieille s'occupait moins de lui. Moi que les médecins ont condamné, ou presque. Elle aurait dû lui assurer la tranquillité, lui préparer des petits plats. Il ne demandait que cela : une vieillesse sans histoires. C'était tout le contraire. Elle prenait des airs de princesse du sang. Comme s'il y avait encore des princesses ! La société socialiste avait éliminé ces parasites, et elle avait raison. A condition qu'elle durât, bien entendu. Tu n'as donc pas honte de jouer aux princesses ? Une femme, si bête soit-elle, doit se dévouer à son époux. C'était la loi russe, autrefois. Et il se trouvait, justement, que la vieille était toujours russe. Tu as un mari qui a un pied dans la tombe, aveugle par-dessus le marché. Et tu te paies le luxe de devenir folle ! On ne fait pas mieux comme égoïsme. La folie, c'est de la comédie. Est-ce que je suis fou, moi ? La princesse avait trouvé à se caser à bon compte, aux frais de la princesse, comme disent les Français. Tu as tout un hôpital à ta disposition, tu ne manqueras pas de soins. Tandis que lui, pauvre vieux, il restait seul à la merci de la première attaque.

Ces derniers jours, il s'était abaissé jusqu'à faire semblant de la soigner. Il lui préparait des tisanes, mais il gardait le sucre pour lui. Le sucre est mauvais pour les excités. La concierge pourrait même témoigner qu'il avait descendu la poubelle afin d'éviter à la vieille cette fatigue, alors qu'elle avait vingt ans de moins que lui. Vingt ou dix, il ne se rappelait plus. Oui, ces derniers jours avaient marqué. Cela

ne pouvait plus durer. Heureusement, il y avait eu la grande scène. « La grande scène du deuxième acte », se dit-il, avec ce sens de l'humour qui le caractérisait, auquel il tenait tellement. Les rares Français doués d'une certaine finesse le traitaient de pince-sans-rire. Une fameuse scène. Il y avait mis du sien, mais qui s'en douterait jamais ? Juridiquement, il était inattaquable. Qu'on lui fasse un procès, et ses détracteurs en seraient pour leurs frais. Pourvu que maintenant la vieille n'allât pas trop parler ! Mais on ne se soucie pas de la parole des fous. Vous ne voyez pas qu'elle délire, la pauvre femme ?

La semaine avait été infernale, la vieille n'était que reproches et amertume. Le printemps la tourmentait. Sa fille Vera était ainsi d'ailleurs une fois par an. Les femmes sont toutes les mêmes. Toujours est-il que sa femme, sa propre femme, avait refusé de lui faire chauffer le morceau de lard spécial dont il agrémentait son cassoulet. Elle avait eu le toupet de lui déclarer que c'était de sa faute à lui si les relations étaient rompues avec leur fille et leur gendre. Je n'y suis pour rien. Tout est la faute du gendre avec son incompréhension et sa dureté. Evidemment, il voyait aussi les choses en juriste, et il discernait très bien les arguments que le Pierre Durand pouvait avancer contre lui. Mais cela viendrait en son temps. On ne l'aurait pas comme ça. J'attends le procès de pied ferme. On verra ce que c'est que le professeur Zmenikov.

L'attitude de la vieille l'avait outré. Pourtant, il l'avait prévenue depuis longtemps. Il l'avait menacée de l'expédier à Sainte-Anne. Pendant quelque temps, l'avertissement avait porté. Mais il semblait depuis peu qu'elle eût opté pour cette solution-là. Elle cherchait le drame. On a beau être patient, on a son honneur de seigneur russe. Moi qui étais prêt à tout te pardonner si tu t'étais montrée raisonnable. Si elle avait consenti à s'occuper de lui et à faire chanter le gendre,

bien des choses auraient été changées. Elle avait préféré faire la folle. A son âge, c'est une pitié.

Ce matin, elle avait passé toutes les bornes. Il était à la cuisine en train d'ouvrir une boîte de conserves; elle était entrée toute pâle, et l'avait traité de tous les noms. Et en russe, pour que les voisins à l'écoute ne pussent comprendre. Elle avait crié : une vraie plainte de bête. En la pinçant à la cuisse, il l'avait calmée. Il l'avait bien matraquée un peu avec sa canne. Mais il était vieux, il ne lui avait pas fait mal. De toute façon, elle était habituée. Les femmes sont dures, sous une faiblesse apparente. Alors il avait agité l'épouvantail de la camisole de force. La vieille s'était traînée à ses pieds.

— Non ! Non ! Pas la camisole !

— Je vais téléphoner. Ici le professeur Zmenikov. Trois gaillards et la camisole !

— Je t'en supplie, Sacha ! Pas la camisole !

— Alors, tiens-toi tranquille, espèce de folle !

— Je serai tranquille.

— Jure-le !

— Sur la tête de mon fils !

Il avait éclaté de rire. A-t-on idée d'aller jurer sur la tête d'un enfant qui était mort ? D'autant plus qu'elle aurait dû savoir que cette mort de l'enfant ne devait pas être évoquée... Passons... L'allusion, cependant, décelait une intention perfide. D'elle-même, la vieille l'encourageait à se montrer inexorable.

— Tu vas venir à l'asile et tu ne broncheras pas.

— Oui... oui... à l'asile... tout de suite.

Elle l'avait saisi à la jambe, bavant sur son pantalon. Et dire qu'elle me reproche d'être sale ! C'est elle qui me bave dessus. D'ailleurs, je ne suis pas sale. Je suis un vieillard pauvre, qui s'efforce d'être digne.

— Tu vois ? Je t'évite la camisole et tu ne me remercies pas !

- Je te remercie, Sacha... Tu es bon... trop bon...
 - Tu diras que j'ai été un bon mari ?
 - Oui, je dirai... sur la tête de mon fils...
 - Laisse sa tête à celui-là. Tu vas me faire une lettre où tu diras que j'ai toujours été un bon époux...
 - Oui... je te ferai la lettre.
 - Tu diras que c'est la faute de ta fille si tu es folle... qu'elle aurait dû venir te voir et nous donner de l'argent...
 - C'est la faute de Vera.
- Cet aveu-là passait plus difficilement. Il convenait d'insister tout en agitant la canne près du menton de la vieille.
- Tu écriras : « Ma fille m'a tuée à petits coups. »
 - Elle m'a tuée...
 - A petits coups, entends-tu ? Ça ne te dit rien, les petits coups ?
 - Oui... à petits coups...

Elle pleurait. Elle était répugnante avec ses larmes. Mais il aimait ces larmes, et leur répugnance. Il aurait bu ces larmes, pour peu qu'elles eussent été sucrées. Il finirait bien par lui tirer des larmes de sucre.

Il lui avait dicté la lettre. C'était un chef-d'œuvre, un réquisitoire. Quel procureur il aurait pu être ! La vieille avait abandonné toute résistance. Il lui avait imposé les termes un à un, et sa canne scandait le rythme. Il n'avait pas corrigé les fautes d'orthographe afin de laisser au document toute son authenticité. Il avait pris soin d'antidater la lettre d'une année entière, sachant, en vieux juriste familier du Code, qu'on peut attaquer les écrits récents des internés.

A partir de là, tout avait bien marché. Il avait obtenu un certificat d'internement signé de son ami le radiologue inscrit à la même cellule. Il avait confié la vieille à la voisine pendant les démarches.

- Tapez-lui dessus si elle fait l'insupportable.
- Comptez sur moi, monsieur Zikov.

Ensuite, il s'était résigné à commander un taxi. C'est tout de même horripilant une dépense aussi stupide. Un taxi pour la princesse ! Il avait poussé la délicatesse jusqu'à acheter des fleurs à la vieille. J'ai fait royalement les choses, comme toujours. L'arrivée à Sainte-Anne avait été particulièrement réussie. On avait vu la folle décoiffée avancer soutenue par ce vieillard aveugle. Et la folle apportait une gerbe de roses. Un vrai mariage. On ne pourrait pas dire qu'il n'avait pas multiplié les attentions. Les médecins n'avaient pas l'air d'apprécier son geste. Ils auraient pu au moins s'apitoyer sur lui. On ne lui avait posé que des questions stupides. Comme si la maladie de la tante Anastasia était d'une importance capitale. Ces Français sont frivoles et inhumains. En Russie, aujourd'hui, on ne s'embarrasse pas de tout ça.

Et maintenant, c'était fait : sa femme était enfermée à Sainte-Anne. A Sainte-Anne, comme tout le monde ! Tout le monde pourrait se rendre compte à quelle extrémité l'avarice de son gendre l'avait réduit. Sa femme, princesse russe, était à Sainte-Anne ! Princesse, plus ou moins. En tout cas, femme d'un si grand juriste. C'est un soufflet de plus que je dois encaisser. Voilà où il en était. J'ai été digne en la circonstance, très digne. Le gendre allait payer. Mais il convenait de bien réfléchir avant de porter son coup, et ne pas faire de bêtises. Il valait mieux commencer par prendre des forces. Une pâtisserie... Vite ! Une pâtisserie...

Il n'y avait pas de pâtisserie aux alentours de l'asile. Dans la société socialiste, on trouve l'asile au centre de la ville avec une pâtisserie tout à côté. Allez faire entendre ça aux capitalistes ! Il devrait marcher jusqu'à ce qu'il découvrit une pâtisserie. Du côté de Denfert-Rochereau, cela devait exister. Il marcherait jusque-là, pauvre vieux. Et personne pour prendre en pitié cet aveugle. Les émotions l'avaient creusé. Et puis il avait à peine mangé ce matin, il n'avait même pas entamé la boîte de conserves. C'était la faute de

la vieille. Il allait pouvoir se soigner désormais. Il détenait des réserves qu'il avait toujours dissimulées à la vieille. Les boîtes de sardines et de petits pois l'attendaient. Le maque-reau, ça n'est pas mauvais non plus. Surtout, sur le haut de l'armoire, où lui seul pouvait atteindre, s'alignaient les conserves de caviar. Oh ! il n'y avait pas de quoi s'emballer, comme on dit en français. C'était tout de même un appoint. Ce soir, il ouvrirait la première boîte. Ce n'est pas tous les jours fête, disent aussi ces Français sans humour.

Il continuerait à vivre petitement. J'ai si peu de besoins. En dehors des cigarettes, du bistrot, du caviar et de quelques bonbons de temps en temps, je vis de l'air du temps. Il n'en demandait pas beaucoup. Vivre petitement, c'est la meilleure façon de ne pas se faire remarquer. Il valait mieux ne pas attirer l'attention de la police. Il n'avait jamais aimé la police ; la police soviétique, évidemment, c'est autre chose. Avec celle-ci il n'y a qu'à filer doux. Quelle sécurité pour les inscrits au Parti !... Passons... Le professeur Alexander Alexandrovitch Zmenikov a toujours vécu comme un petit bourgeois : tout le quartier peut en témoigner. Quelle ironie ! Lui qui était fait pour le luxe ! Je n'ai jamais regardé à la dépense. Lui qui avait eu des milliers de verstes entre Moscou et Saint-Pétersbourg !... Pardon : Léninegrad : il confondait toujours... Des milliers ou des dizaines, il n'en était pas à ça près. En tout cas, j'étais un grand avocat. Le professeur Zmenikov n'avait jamais professé, mais cela ne regardait pas ces imbéciles de Français. Il avait son cabinet en pleine capitale. Mon cabinet ! Il avait tendance à mettre le mot au pluriel. Un cabinet acheté avec l'argent de sa femme : cela aussi, il ne le disait pas. Il avouerait encore moins volontiers qu'il n'avait jamais plaidé. Il avait fait de la politique. On l'avait élu au Conseil municipal. Je les faisais tous trembler. C'est à moi qu'on doit l'urinoir de la place Jdanov. A l'époque, c'était une vraie révolution. J'ai préparé les voies

DICK MEYER

E U R Y D I C E

O U LA L U T T E A V E C L ' O M B R E

Un homme, dénommé Pierre, qui n'a pour toute caractéristique que de se croire poète, partage sa vie entre son foyer (son fils et sa femme, Véra) et sa maîtresse, Claire. En quelques jours une série de drames se déclenchent : sa belle-mère devient folle, puis Véra. Les coups du destin ne cessent alors de se rapprocher, semblant se réserver pour alliés les divers personnages de son entourage. C'est ainsi que Pierre apprend que Claire a connu naguère l'expérience de l'aliénation. Tout désigne Pierre pour être frappé à son tour, et la démence lui apparaît comme une tentation en même temps qu'une délivrance. Et cependant, dans un ultime sursaut que rend possible une prise de conscience désespérée, il parvient à échapper à l'emprise de l'ombre, sauvant, de même coup, beaucoup plus que lui-même.



Dick Meyer est né en 1909. Il a vécu en Afrique et en Extrême-Orient. Eurydice est son second roman.